

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

COMPTER SANS SON HÔTE

BROHAN, AUGUSTINE

Proverbe — 1888

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

COMPTER SANS SON HOTE	5
-----------------------------	---

COMPTER SANS SON HÔTE

LA DUCHESSE, LE MARQUIS

(Ils entrent an fond.)

LA DUCHESSE

J'ai vingt-cinq ans, Marquis ; et je veux bien vous avertir que vous entreprenez une tâche difficile. Je ne saurais aimer à cette heure ; mon mari m'a guéri des premières illusions : la vingt-cinquième année m'a guérie tout à fait. En un mot, celui-là sera bien habile qui me surprendra hors de mes remparts.

5

LE MARQUIS

Madame, votre sécurité est un piège qui tournera contre vous ; prenez-y garde.

LA DUCHESSE

Grand merci du conseil ; mais je ne puis en bonne conscience vous faire plus effrayant que vous ne l'êtes.

LE MARQUIS

Oh ! Vous ne me comprenez point, Madame ; ce n'est vraiment pas moi¹⁰ qui suis à craindre ; mais l'ennui, le je ne sais quoi, les circonstances, le hasard, vous êtes veuve...

LA DUCHESSE

Grâce au ciel !...

LE MARQUIS

Grâce au ciel ?... Comme vous dites cela du fond de l'âme !... C'était donc un affreux tyran, ce pauvre Duc ?...

15

LA DUCHESSE

Fi donc ?... Qu'est-ce que cela... Un tyran ?... C'était, comme vous vous intitulez fièrement, vous autres hommes, un homme à bonnes fortunes ; nous autres femmes nous appelons cela d'un mot plus vrai : ce pauvre Duc était un coureur.

LE MARQUIS

J'entends ; et à force d'avoir couru, l'infortuné vous a laissée veuve
« grâce su ciel ? »

20

LA DUCHESSE

Pour cela... bon !

LE MARQUIS

Oui-da ? À vingt-quatre ans, veuve, libre, belle, un peu esseulée, et par dessus le marché une solide fortune ; comme qui dirait une boule de neige de successions.

25

LA DUCHESSE

Oui, Dieu merci ; mais où voulez-vous en venir ?...

LE MARQUIS

Moi ? À rien ; j'en suis où vous en êtes. Nous disions donc : grâce au ciel, vous êtes veuve, et, Dieu merci, vous êtes riche ; est-ce cela ?

LA DUCHESSE

Ah ! Ça !... Marquis, quelle est cette nouvelle entrée de jeu ?... Me voulez-vous faire passer pour anthropophage ? Avec votre Dieu merci...
L'accent que vous y mettez ne me convient pas... Je dis : Dieu merci, et non pas : Dieu merci !!! Voulez-vous pas que j'aie pleurer quelques vieux parents que je n'avais jamais vus ?...

LE MARQUIS

Mais, voilà une querelle d'Allemand. Et qui parle de vous reprocher quoi que ce soit ?... Je dis comme vous, et avec vous : vous êtes veuve, grâce au ciel ! Et riche, Dieu merci ! Pour comble de bonheur, je ne vois personne qui ait droit d'assiduité auprès de votre veuvage, sinon moi ; et... Suivez-moi bien ! À force de voir toujours le même visage, vous en prendrez l'habitude, et de façon à ne plus savoir vous en passer. Ce qui fait, qu'un jour ou l'autre, sans le savoir, sans le vouloir, sans résistance, sans façons et sans remords, vous vous direz à vous-même : Ma foi, à tout prendre, cet homme-là est plus aimable que je ne pensais.

LA DUCHESSE

La chute est jolie... C'est donc là que vous en vouliez venir ?... Ah ! Bon Dieu ! Quelle idée avez-vous de moi ; vous êtes mon parent, par malheur ; les convenances m'ordonnent de vous recevoir, mais mon coeur, ce pauvre coeur, dont vous faites le but de vos soupirs et de vos bons mots, est tout entier où vous n'êtes guère : dans le monde, au bal, au spectacle. Ce soir, par exemple, ce coeur volage occupe, bel et bien, une grande loge aux avant-scènes de l'Opéra, pour la pièce nouvelle. Vous ne voyez ici, dans ce reste de deuil, qu'une pâle copie de moi-même, le

moi, qui n'est pas moi, pendant que le vrai moi, en grande toilette, en grande parure, des fleurs à la main, admirée, enviée, prête une oreille attentive et charmée, au Prophète de Meyerbeer. Vous jouez avec une illusion ; je ne suis point ici, marquis, c'est mon ombre.

LE MARQUIS

En ce cas, permettez-vous que je baise l'ombre de ces jolis doigts, qui agitent l'éventail à l'avant-scène et qui déchirent, ici même, cette ombre de mouchoir ? 55

LA DUCHESSE

Déchirent... déchirent... où voyez-vous cela ? Ce sont des jours que j'agrandis... par préoccupation.

LE MARQUIS

Cela se voit de reste, mais le pauvre mouchoir finira par passer, tout entier, à travers ces jours. 60

LA DUCHESSE

Que vous importe ?

LE MARQUIS

Au fait !... Mais que vous êtes de maussade humeur !... Adieu, duchesse !

LA DUCHESSE

Vous êtes intelligent, Marquis. 65

LE MARQUIS

Voilà un mot qui me fâcherait s'il était vrai. Ma seule prétention, c'est d'être intelligent de façon à me faire rappeler, après un tour ou deux dans votre parc, et je sais fort bien que je n'irai pas loin, si vous entendez vos intérêts.

LA DUCHESSE

Mes intérêts ?

70

LE MARQUIS

Eh ! Oui, car, en me promenant, je vais passer en revue tous vos défauts.

LA DUCHESSE

Mais vous allez vous fatiguer ?

(Il sort.)

LE MARQUIS

Je suis trop poli pour en convenir.

SCÈNE II

(Elle cherche dans un meuble.)

(Elle l'ouvre.)

(Elle s'assied et lit.)

(Elle relit et bâille.)

(Elle relit, puis jette le livre sur la table.)

(Elle se lève et va à la fenêtre.)

(Parlant de la fenêtre.)

(Revenant.)

(Elle se met au piano et chante.)

(Air de la SIRÈNE, d'Auber.)

LA DUCHESSE *(seule)*

De nos jeunes années, Tendre et doux souvenir, Les mêmes destinées
Doivent nous réunir. À mon amour fidèle, Je t'ai gardé ma foi. Reviens, ⁷⁵
ma voix t'appelle ; Reviens, ou près de toi Rappelle-moi, Reviens. Il s'en
va ; il a le dernier... mais aussi, c'est ma faute ; toutes les femmes qui
restent chez elles, pour être veuves, ont quelque ouvrage d'étiquette,
noir, blanc, ou gris de lin, qui leur donne une contenance ; voilà une
précaution que j'ai négligée ; cela m'embarrasse de causer avec le Mar- ⁸⁰
quis, sans rien dans les mains. Que faire ? Commencer un travail de
longue haleine, quelque broderie à la Pénélope... il n'est plus temps ! Et
ce serait à désespérer tout le monde ! Bon... Je vais prendre un livre
bien savants ! N'ai-je pas, quelque part, dans mon chiffonnier, un livre
de Monsieur de Humboldt ?... Voyons... Non... Qui me l'a pris donc ? ⁸⁵
Mon Dieu, où ai-je pu mettre ce chaos ? Le marquis va revenir... Ah !
Voilà mon garde-fou... Bon Dieu, comme cela doit être ennuyeux !... Al-
lons, un peu de courage!... Ah ! Ça, il ne revient pas. Il est charmant ! Il
parle de passer la revue de mes défauts, comme si j'en avais un régi-
ment. C'est décidément un mal appris. Mon père avait bien affaire ⁹⁰
d'être son oncle !... Je l'ai sur les bras pour toute ma vie. Mais c'est qu'il
ne revient pas. Bon Dieu, qu'est-ce que tout cela me fait ?... Ce pauvre
marquis, c'est qu'il m'aime tout de bon ! Sans cela serait-il ici ? Pour un

homme du monde est-il rien de triste comme ce vieux château, au fond
de ce vieil Anjou, qu'il est venu habiter là tout près de moi, sous pré- 95
texte de surveiller des réparations ? Je ne suis pas dupe, cousin, vous
êtes venu sécher les larmes que j'aurais dû verser, et me distraire un
peu de mon rôle de pleureuse. Je vous en sais gré au fond, et je vous ai-
merais, si l'amour ne conduisait pas au mariage. Mais à quoi bon com-
mencer un roman pour arriver riez à riez à l'écharpe de Monsieur le 100
Maire ! Une fois mariée, adieu l'empire, adieu la fête de dire oui ou
non ! Une fois marié, vous seriez tout bonnement un mari, cousin, un
mari, c'est tout dire... Oui-dà, le voilà qui se promène ; il s'arrête ! Non,
non, marquis, je ne vous rappelle pas. Le fat ! Allons, je vais jouer du
piano et chanter. 105

SCÈNE III

La Duchesse, Le Marquis.

(Le marquis rentre et se place derrière elle.)

LA DUCHESSE *(cessant de chanter)*

Je vous préviens, Marquis, que je vous vois dans la glace.

LE MARQUIS

Je ne me cache pas ; je suis enchanté que vous me voyiez, vous pouvez
juger de mon empressement à me rendre à votre appel.

LA DUCHESSE

Quelle est cette nouvelle impertinence ?... Je ne vous ai point appelé, 110
que je sache.

LE MARQUIS

Et cette romance, Duchesse : Reviens, reviens, ma voix t'appelle, en mi bémol !

LA DUCHESSE

Cette romance, Marquis, c'est la Sirène.

*(Ils quittent le piano et reviennent près de la table; la Duchesse prend le livre ;
le Marquis la regardant.)*

LE MARQUIS

Parfaitement appropriée à la circonstance, sirène, car vous m'avez char-¹¹⁵
mé dans le vrai sens du mot. Mais, qu'avez-vous là ?... Le Cosmos ! Bon-
té divine ! Comme vous y allez, Madame la duchesse ! Du Humboldt, du
bel Humboldt, franco-allemand. Comment ! Ma précieuse cousine, voilà
vos joujoux ? Vous n'avez pas d'autre tête-à-tête ? Du grec ? Ah ! Pour
l'amour du grec, souffrez... Là, vraiment, vous m'étonnez ; mais c'est ¹²⁰
bien de votre part.... Monsieur de Humboldt...

LA DUCHESSE

Eh bien, oui, Monsieur de Humboldt, cela vaut bien vos madrigaux,
monsieur mon beau cousin.

LE MARQUIS

Sérieusement, Madame, vous vous êtes jetée la tête la première dans ce
puits d'érudition ? En ce cas, parlez-moi de Monsieur de Humboldt, ex-¹²⁵
pliquez- moi le Cosmos.

LA DUCHESSE (*embarrassée*)

Mais, sans doute : c'est là un beau talent, je... Eh bien, marquis, vous êtes donc revenu ?

LE MARQUIS

Ne m'avez-vous pas appelé ?...

LA DUCHESSE

Voyons, dites-moi, de grâce ! Pourquoi vous devenez insupportable à ce point-là ? 130

LE MARQUIS

Je vous aime passionnément. Est-ce un bon motif ?

LA DUCHESSE

Il est bon, mais il ne faut pas en abuser.

LE MARQUIS

Quoi ! Duchesse, pas un ne saura donc vous toucher ?

LA DUCHESSE

Me toucher !... Moi touchée ! Si c'est là votre éloquence, n'y comptez pas, mon cher cousin. 135

LE MARQUIS

Si vous saviez, Madame, quelle douce folie est mon amour ! Vous seriez plus indulgente. Oui, s'il vous était possible de ne pas rire, même quand vous n'avez pas envie de rire, vous verriez si je suis touché, en effet, et

vous seriez saisie d'une telle pitié, que vous deviendriez charitable pour
un amour qui ne demande presque rien ! ¹⁴⁰

LA DUCHESSE

Peu de chose, en effet : mon coeur et ma main !

LE MARQUIS

Duchesse ! C'est ma vie que j'offre en échange.

LA DUCHESSE

Tenez, mon cousin, de bonne foi, vous m'impatientez ; mais comme,
après tout, je n'ai d'autre distraction ici que ma volière, il faut bien que ¹⁴⁵
je vous supporte, et puisque vous voilà revenu du parc, qu'il fait froid,
et que nous avons bon feu, asseyons-nous, et causons, comme de bons
amis, de choses et d'autres : les seules intéressantes pour de braves gens
qui ne songent point à mal, ni à mariage, par conséquent ; mettez de cô-
té votre galanterie, elle vous servira un autre jour, quand vous aurez ¹⁵⁰
quelque belle dame à épouser ou à séduire, et que la dame ne demande-
ra pas mieux que de vous suivre en croupe, ou de marcher tout droit à
l'autel... Pour ma part, je n'en suis ni là, ni là.

LE MARQUIS

Vous avez grand air, cousine, à me parler comme vous faites... Prenons
donc, ici, place comme vous souhaitez... et causons comme... deux ¹⁵⁵
conseillers à la cour de cassation.

(Ils s'assoient.)

LA DUCHESSE

Eh bien ! Soit.

LE MARQUIS

Mais enfin, je voudrais bien savoir qui vous rend si forte... Sans me vanter, je ne suis pas un sot, un niais non plus... ; mes intentions sont bonnes ; ma tendresse est vraie ; j'ai pour moi les convenances, l'usage, les bruits et le consentement du monde... le voisinage, la parenté ; j'ai votre isolement, j'ai votre jeunesse, tout enfin... Et je ne vois pas pourquoi vous êtes à me rire au nez, comme si j'étais vieux.... sot... bête... insipide, bossu... et sur le retour du retour !

LA DUCHESSE

Ah ! Fi ! Voilà que vous brûlez vos vaisseaux ! Monsieur qui fait son apologie ! Monsieur qui se trouve charmant ! Il n'y a rien de pareil dans le Cosmos de Monsieur de Humboldt.

LE MARQUIS

Moi ! Un fat !... Non. Pas plus que vous n'êtes Célimène, je ne suis Oronte... Moi. Un fat !... Autant vaudrait dire que vous êtes une coquette... Et vous avez beau faire, vous ne l'êtes pas !

LA DUCHESSE

Que dites-vous donc ? Toutes les femmes le sont un peu.

LE MARQUIS

Ah ! Vous êtes mieux que cela. Une coquette veut plaire à tout le monde. Vous ne cherchez à plaire à personne. Je vous connais depuis longtemps... du temps où vous étiez laide, à seize ans.

LA DUCHESSE

Qu'est-ce que cela prouve ?

LE MARQUIS

Rien, absolument, sinon qu'à force d'art, d'esprit, d'habileté, de bonheur, peu à peu et chaque jour vous avez gagné une grâce nouvelle, chaque matin vous donnait une beauté de plus...; en même temps, plus vous étiez belle, plus vous étiez fière. Vous aviez l'air de nous dire : Tant pis pour vous, ma beauté est mon ouvrage ; c'est l'oeuvre de ma patience, de mon étude, de mon génie. Je ne dois rien à personne, je dois tout à moi-même. Aimez-moi, si cela vous amuse, mais que m'importe ? - Voilà votre intime pensée, Madame la Duchesse. Vous êtes fière d'être belle, comme d'autres en sont heureux... 180

LA DUCHESSE

Vous raillez, et moi je dis sérieusement, sans exagération, car exagérer c'est s'appuyer sur de mauvaises raisons, faute de bonnes ; en un mot comme en cent, que l'amour ne me convient pas, ne me plaît pas, ne m'amuse pas... Est-ce clair ? Je sais ce que je sais, j'ai mon expérience. J'ai souffert et je me souviens... J'avais vingt ans, on m'a donné un mari presque laid et certainement vieux ; je commençais à être jolie, il finissait d'être un des hommes les plus disgraciés du royaume, et je pleurais d'en être délaissée. Ô mes larmes ! Mes pauvres larmes... Je n'en veux plus répandre. Être libre, être à soi, s'aimer un peu soi-même, et si le bonheur vous échappe, n'avoir à s'en prendre qu'à soi-même, c'est-à-dire point de regrets, point de remords ! Jamais je ne me pardonnerai ce premier mariage, et vous pensez bien que je n'irai pas, de gaîté de coeur, m'exposer de nouveau à tant de reproches. Donc, Marquis, touchez là... Vous n'aurez point ma main. 185 190 195

LE MARQUIS *(lui prenant la main)*

J'accepte, en attendant mieux.

LA DUCHESSE

Quel mieux ?

200

LE MARQUIS

Que sait-on ? Je crois au petit dieu malin, comme disait maître Demoustier, dé son vivant.

LA DUCHESSE

De son vivant... C'est-à-dire que le petit dieu est mort. Mais quel pathos dites-vous là, Marquis ? Le petit dieu malin est mort... Les petits marquis l'ont enterré... De profundis !

205

LE MARQUIS

Mais, en fin de compte, il faut à un jeune cœur autre chose que de la liberté. Prenez-y garde, vous avez beau dire et vous avez beau faire, on peut fondre les glaces de votre cœur, et alors, songez-y bien, en vain vous me cacherez l'aveu en question, vous serez trahie par un rien, un mot, un geste, un regard, un silence, et voilà une femme dont le secret s'envole... Courez après si vous pouvez.

210

(Elle prend une sonnette sur la cheminée.)

(Lucy entré, la duchesse ayant sonné.)

(Lucy revient avec un manteau qu'elle met sur les épaules de la Duchesse.)

LA DUCHESSE

Fort bien, Marquis... Je consens à cela. Eh bien, dans ce cas, ma fierté demanderait grâce et merci, et je dirais, bien confuse, au vainqueur : laissez-moi fuir ce danger que j'ignorais, laissez-moi par grâce sortir de

cette épreuve ! Oui, mais avant d'en arriver à cette confession, Marquis,²¹⁵
voyant ma raison faiblir, et s'affoler mon coeur, je prendrais cette petite
chose que vous voyez-là, et en agitant seulement la main comme ceci,
j'appellerais à mon aide un auxiliaire infaillible, qui, sous un prétexte
quelconque, ne manquerait pas de me faire revenir du pays des songes
pour rentrer dans la vie réelle. - Voilà ce que je ferais. N'en préjugez²²⁰
rien, toutefois, si j'ai joint l'exemple au précepte... C'est tout simple-
ment que je veux, à mon tour, prendre l'air, que j'ai besoin d'une pelisse
pour n'avoir pas froid, et que je veux surtout vous laisser ici, rêvant aux
glaces de mon coeur !

LE MARQUIS

Duchesse, laissez-moi vous suivre.

²²⁵

(Elle sort.)

LA DUCHESSE *(sortant)*

Marquis, essayez de l'absence, qui sait si ce n'est pas là le meilleur
moyen de me plaire.

SCÈNE IV

(Il prend le mouchoir de la Duchesse.)

LE MARQUIS *(seul)*

Quel entêtement ! Elle ne conviendra pas qu'elle m'aime, et pourtant,
voici bien les fleurs que je lui ai données, elle les a soigneusement gar-
dées, là, dans ce coin brodé. Elle n'en conviendra pas ! Alors, à quoi bon²³⁰
cette retraite absolue, quand son deuil finit, quand Paris l'attend et
l'appelle ?... Elle m'aime, j'en suis sûr, mais elle veut être vaincue... Les
femmes n'y entendent rien ; elles bataillent toujours pour se laisser

prendre, quand on leur saurait si bon gré de se donner. Vous n'en verrez jamais une vous dire d'une voix naturelle : Eh bien oui, je vous aime, ne²³⁵ me le demandez pas deux fois, c'est perdre du temps. La plus sensée et la plus honnête va exiger une cour de deux mois, quatre mois, six mois, l'éternité !... Elles veulent céder pied à pied le terrain perdu et, arrivées au bout du sentier, elles ne voient pas que c'est de l'habileté dépensée en pure perte. Elles se sont fatiguées à courir, nous à les suivre ; elles à²⁴⁰ la défense, nous à l'attaque, et pourquoi ? Pour finir par se rendre en louvoyant. La duchesse m'aime, cela n'est pas douteux. Elle est libre... pourquoi tous ces retards, pourquoi ces choses de l'autre monde ? Ô femmes ! Gracieux caprice de Dieu ! Chef-d'oeuvre de la création ! C'est sûrement le diable qui vous a gâtées ainsi !...

245

SCÈNE V

Le Marquis, Lucy.

LUCY

Que vous a donc fait le diable, Monsieur le Marquis, que vous semblez si courroucé contre lui ?

LE MARQUIS

Ce qu'il m'a fait ? Mais il m'a fait, sans aucun doute, tes yeux noirs, et ce joli visage qui me damnerait, mon enfant, si je n'y prenais garde...

250

LUCY

Allons donc, Monsieur le Marquis... si ma maîtresse vous entendait...

LE MARQUIS *(observant)*

De bonne foi, Lucy, cela lui déplairait-il un peu ?

LUCY (*gravement*)

Sans aucun doute, monsieur... Madame la duchesse tient à la décence de sa maison.

LE MARQUIS

Miss Lucy, comme une vraie femme que vous êtes, vous allez user votre esprit à jouer au fin contre vous-même. - Oui, tu vas perdre ton temps à me dire mille choses oiseuses, quand tu pourrais, d'un mot, compter avec moi. Voyons, expliquons-nous... Mademoiselle Lucy veut-elle être une femme de chambre inutile... Alors, va... range... Fais ta besogne... Je te présente mes respects... Au contraire, veux-tu me rendre un grand service et te faire un ami d'un voisin de campagne, je te prie de rester... et je reste... - Ah ! Lucy, s'il ne fallait qu'un baiser et vingt louis !... .

LUCY

Ah ! Quel dommage, le baiser a gâté tout le reste... Monsieur le Marquis, l'argent suffisait sans le baiser... Le baiser suffisait sans l'argent !

LE MARQUIS

Enfin, parle toujours, nous réglerons plus tard. Voyons, Lucy, qu'a fait ta maîtresse, ce matin ?

LUCY

.Madame la duchesse, en s'éveillant, a envoyé chez Monsieur le Marquis, pour l'inviter à dîner.

LE MARQUIS

Après ?

LUCY

Après ? Madame la Duchesse m'a appelée pour que je la coiffe.

270

LE MARQUIS

Et ne s'est-elle pas fait coiffer... mieux que d'habitude ?... Rappelle-toi ?

LUCY

Dam, monsieur, Madame la Duchesse s'est fait onder.

LE MARQUIS

Ah ! Fort bien... Ensuite elle a déjeuné, sans doute ?

LUCY

Mais, pas trop... Madame a émietté son pain et l'a porté aux oiseaux de la volière.

275

LE MARQUIS

Très bien... S'est-elle un peu occupée du dîner ?

LUCY

Oui, Monsieur, à mon grand étonnement, Madame a fait venir le maître d'hôtel et s'est informée de ce qu'on servirait... Puis Madame a été, elle-même, dans les serres et a désigné les fleurs à mettre dans les vases.

(Haut.)

LE MARQUIS *(à part)*

Elle m'aime, c'est très évident. Dis-moi, Lucy, ta maîtresse lit-elle souvent ?

280

LUCY

Oh ! Pas beaucoup, Monsieur.

LE MARQUIS

Mais encore... Quels livres ?

LUCY

Je puis vous le dire, Monsieur, car je les ouvre souvent pendant que Madame est à la promenade, c'est très amusant ; il y a d'abord Monsieur Alfred de Musset, L'Imitation de Jésus-Christ et les Mystères de Paris.

285

(Haut.)

LE MARQUIS *(à part)*

Aïe ! Aïe ! Que nous voilà bien loin du Cosmos de Monsieur de Humboldt ! C'est bien, Lucy, que te faut-il, ma belle, est-ce le baiser ou... ?

SCÈNE VI

LUCY *(un peu embarrassée)*

Monsieur le Marquis, si cela vous est égal, je préfère une honnêteté en or.

290

(Il l'embrasse ; elle se sauve.)

LE MARQUIS

Voilà ma bourse, mon enfant... La neige tombe... Ta maîtresse va rentrer... Sauve-toi... Et merci.

(Il s'assied sur le canapé et fait semblant de dormir.)

LE MARQUIS *(seul)*

À nous deux, maintenant, Madame la sournoise ; tâchons de vous ennuyer et surtout de vous étonner.

SCÈNE VI

Le Marquis, La Duchesse.

295

(Elle tousse.)

LA DUCHESSE *(entrant vivement)*

Quel froid, bon Dieu ! Marquis, je vous dois encore de m'être enrhumée ; sans vos conversations saugrenues, je n'aurais sûrement pas songé à quitter ce feu... et je ne me serais pas exposée à... Eh bien, il dort ! Qu'on dise encore que les amoureux ont de l'instinct ! Certainement le marquis est fou d'amour, cela n'est pas douteux, et il dort !... Il dort les yeux fermés quand il pourrait me voir !... Hum ! hum !

300

LE MARQUIS *(sans ouvrir les yeux)*

Je vois ce que c'est...

LA DUCHESSE

Est-ce qu'il va rêver maintenant ? Oh ! Comme je détesterais un homme qui rêverait tout haut...

LE MARQUIS

Je vois ce que c'est, Duchesse... ; vous aurez pris froid, c'est pour cela que vous toussez.

305

LA DUCHESSE

Vous êtes d'une grande lucidité, Marquis, quand vous dormez. Oui, sans doute, je tousse parce que j'ai pris froid... et si vous n'étiez pas là, encombrant mon canapé, j'aurais quelque chance de pouvoir me chauffer les pieds.

310

LE MARQUIS *(se levant)*

Duchesse, vous me maltraitez trop, et je m'en vais tout de bon, cette fois.

LA DUCHESSE

Sérieusement ?

LE MARQUIS

Sérieusement.

LA DUCHESSE

Mais il neige.

315

LE MARQUIS

J'affronterais toutes les tempêtes du ciel, Cousine, pour échapper à celle que je vois s'amonceler sur votre front.

LA DUCHESSE

Vous ne croyez donc pas à l'arc-en-ciel ?

LE MARQUIS

Si fait, Cousine, mais la foudre ! Je n'aurais qu'à mourir pendant l'orage...

320

LA DUCHESSE

Mourir !

LE MARQUIS

C'est une figure, Duchesse... J'entends que je pourrais perdre vos bonnes grâces, et je vous sais si fantasque et si impressionnable que je vous crois très capable de prendre au sérieux ce que vous dites, et de m'en vouloir réellement des torts que vous me prêtez...

325

LA DUCHESSE

Me prenez-vous pour une folle, Marquis ?

LE MARQUIS

Mon Dieu, comme vous me rudoyez aujourd'hui ! Ne puis-je parler de vos caprices, qui sont un de vos charmes, Madame, sans vous sembler grossier et mal appris ?...

(Haut.)

LA DUCHESSE *(à part)*

Il me faut tout mon sang-froid pour ne pas lui dire de méchantes choses. M'aime-t-il réellement ?... Marquis, je ne sais à quoi cela tient, mais le fait est que nous ne nous entendons pas le moins du monde ! Il s'est glissé entre nous une humeur piquante, dont je ferais bon marché, pour ma part, si vous vouliez...

330

LE MARQUIS

Ah ! Ah ! Duchesse... vous avez peur !

335

LA DUCHESSE

De vous, n'est-ce pas ?

LE MARQUIS

Pourquoi donc pas ?

LA DUCHESSE

Parce que... ma fierté.

LE MARQUIS

Et ma passion...

LA DUCHESSE

Votre passion, toujours votre passion, mêlée de menaces, de piqueries, 340
de colère, de sommeil, de nuages. Cela me fatigue et m'ennuie à la fin.

LE MARQUIS

Bon ! Prenez garde. Je vous avertis, comme aux échecs ; voilà déjà que
je vous ennue...

LA DUCHESSE

Oui, oui, vous m'ennuyez, Marquis, et il y a longtemps encore ; mais je
ne vous en aime pas plus pour cela. 345

LE MARQUIS

N'importe ; notez, je vous prie, ce premier point : je vous ennue.

LA DUCHESSE

C'est noté ; mais, croyez-moi, votre système est pitoyable ; renoncez-y.

LE MARQUIS

Y renoncer !... Et l'égoïsme, la vanité, l'amour propre, toutes mes vertus ?

LA DUCHESSE

Les aimables défauts ! Les trois gracieux défauts ! Egoïste et vaniteux, 350
où cela vous mène-t-il ?

LE MARQUIS

L'égoïsme : à sacrifier votre plaisir au mien ! La vanité : à me croire aimé de vous ! L'amour propre : à vous en faire convenir.

LA DUCHESSE

Voilà de la franchise. Faut-il rire ou me fâcher ?

LE MARQUIS

Vous fâcher certainement. Si vous riez, vous serez désarmée, et moi aussi. 355

LA DUCHESSE

Mais si je me fâche, je dois vous mettre à la porte, et il neige...

LE MARQUIS

Que vous importe la neige, si vous ne m'aimez pas ?... - Vous ne reconnaissez pas votre coeur, et cet excès d'attention...

LA DUCHESSE *(après un silence)*

L'affreux temps ! - Que faites-vous donc, mon cousin ?

360

LE MARQUIS

Duchesse, je vous baise la main pour faire la paix...

LA DUCHESSE

Nous ne sommes point en guerre ; votre plaisanterie est un peu maussade, il est vrai, mais chacun fait de son mieux...

LE MARQUIS

- Sérieusement, je vous adore, et il faudra bien que vous m'aimiez.

LA DUCHESSE

Sérieusement, vous devenez insupportable ; allez-vous-en.

365

LE MARQUIS

Désespérez-moi, vous en avez le droit. Je suis bien malheureux ! Mais je ne veux pas vous fatiguer de mes plaintes. C'en est fait ! Vous ne m'aimerez jamais. Adieu ! Adieu ! Ayez un regret pour l'amant fidèle, pour l'ami sincère que vous repoussez si cruellement, adieu !

(Le marquis sort d'un air navré.)

LA DUCHESSE *(un peu émue)*

Adieu ! Rêvez-vous ? Vous dînez ici, ce me semble. Voyons, ne dites rien, et ne partez pas tout à fait. Laissez-moi quelques instants seulement, que je reprenne haleine ; en vérité, vous me tourmentez trop. Là,

370

vraiment, laissez-moi, et dites, je vous prie, à l'antichambre qu'on m'apporte du bois.

SCÈNE VII

(Elle va s'asseoir sur le canapé.)

LA DUCHESSE *(seule et émue)*

Pauvre homme, comme il souffre ! Il dit vrai, c'est un ami sincère... un
amant fidèle, et quoiqu'il dorme dans le jour, ce qui est un horrible dé-
faut, j'aimerais mieux épouser lui que tout autre ; mais quand à peine je
suis veuve et libre... J'en suis fâchée pour vous, mon cousin, vous atten-
drez... Si votre amour est robuste, il survivra ; sinon ce sera autant de
gagné...

375

380

SCÈNE VIII

La Duchesse, assise, Lucy.

LA DUCHESSE *(à Lucy qui apporte du bois)*

Où donc est le Marquis ?

LUCY *(mettant du bois au feu)*

Monsieur le Marquis, Madame ? Il est sur le grand bassin ; il patine...

LA DUCHESSE *(très surprise)*

Comment ! Il patine ?

LUCY

Oui, madame.

385

(Lucy sort.)

LA DUCHESSE

Allez le chercher... Celui-là est trop fort, par exemple, se moque-t-il de moi, ce Marquis de malheur ? Il ne m'aime pas, rien n'est plus clair ! Je vais le congédier.

SCÈNE IX

Le Marquis, La Duchesse.

LA DUCHESSE

Ah ! Vous voilà, Monsieur, vous patinez à ce qu'on dit ?

390

LE MARQUIS

Oui, Duchesse.

LA DUCHESSE

C'est sentimental !

LE MARQUIS

Non, Duchesse... mais cela réchauffe.

LA DUCHESSE

Monsieur, quand on est renvoyé par la femme qu'on dit aimer, on a froid, on gèle, on se désole, mais on ne patine pas... Patiner !... Cela s'est-il jamais vu ?...

395

LE MARQUIS

C'était par fierté, Duchesse, pour que vous ne vous réjouissiez pas de ce que je souffre.

LA DUCHESSE *(après un temps)*

Je ne sais que faire de vous, en vérité !

LE MARQUIS

Épousez-moi...

400

LA DUCHESSE

Je vous paierai, lui dit-elle, Avant l'août, foi d'animal ! Intérêt et principal. Ah bien oui, vous épouser ! Un homme qui dort, qui rêve tout haut, qui patine ! Cherchez vos victimes ailleurs, Monsieur... Ah bien oui, me marier avec vous ! Une fois marié, savez-vous ce que deviendrait ce bel amour ?... Ce bel amour aurait encore quelques éclairs, pendant les six premiers mois, et je vous traite en amie ! Bientôt Monsieur irait à la 405
chasse, pour commencer... Après la chasse viendraient les devoirs du monde, et Monsieur me dirait : C'est bien fatigant le monde, si vous restiez chez vous ce soir ? Ou bien, si par bonne fortune, — et je serais une heureuse femme, — vous me faites la grâce de rester dans votre maison, 410
il faudra vous aller trouver au chenil, à l'écurie, que sais-je ? Vous me ferez essayer quelque jument qui me jettera à terre et me cassera le cou. J'en aurai de l'humeur si j'en réchappe, et, si j'en meurs, vous en aurez des remords éternels. C'est ma vie, Marquis, que je défends ici, enten-

dez-vous. — Non, non, point de mariage ! — Et le tabac, que j'oublie ! Le⁴¹⁵
tabac, cet ennemi mortel de l'amour, comme dit Byron. Pour ne pas me
quitter, vous fumerez chez moi, dans mon cabinet ; vous empesterez
tout, vous noircirez mes rideaux et me donnerez une bronchite... à
moins que je ne vous mette à la porte, où vous resterez patiemment
pour l'amour de vos chers cigares. Quelle agréable perspective ! La jolie⁴²⁰
chose que le mariage ! Non, non, ennuyez-moi tout à votre aise, mieux
vaut à présent que plus tard. Je ne vous épouserai pas, Marquis ! Certes,
je ne suis pas coquette ; cependant je ne veux pas renoncer au plaisir de
vous voir ainsi, les yeux levés au plafond par amour ! — Oh ! Vous les
baissez, marquis, mais ils y étaient. — La bouche en coeur, la moustache⁴²⁵
parfumée et la tenue irréprochable, comme il convient à tout homme
faisant sa cour. Vous épouser, Marquis, allons donc ! Vous me feriez
payer tous ces petits sacrifices que vous me faites depuis trois mois.

LE MARQUIS

Sur ma parole d'honneur, ma cousine, si en effet vous ne m'aimez pas
plus que vous le dites, vous êtes la femme la plus horriblement coquette⁴³⁰
qui se soit jamais rencontrée, de la rue de Grenelle à la rue Saint-Hono-
ré, en passant par la Chaussée d'Antin.

LA DUCHESSE

Bon ! Voilà que vous parlez comme un omnibus... Mais en quoi suis-je
coquette, je vous en prie ?

LE MARQUIS

En ce que vous faites tout ce que vous pouvez pour me rendre fou⁴³⁵
d'amour.

LA DUCHESSE

Mais encore, où voyez-vous cela ?

LE MARQUIS

Oh ! À mille choses : d'abord vous êtes parée...

LA DUCHESSE

Allons donc, marquis ! Je me pare pour mon cocher, quand je sors en voiture...

440

LE MARQUIS

Duchesse, je sais ce que je dis ; je vous ai surprise souvent au coin de votre feu... et d'abord vous n'aviez pas ces cheveux-là... vous êtes on-dée, Duchesse.

LA DUCHESSE

Qu'est-ce que cela prouve ?

LE MARQUIS

Que vous m'attendiez.

445

LA DUCHESSE

Oui. Sans doute, je vous attendais, puisque je vous ai fait prier de dîner avec moi.

LE MARQUIS

Oui, mais là... vous m'attendiez... d'une certaine façon, comme qui dirait sur le qui vive ?

LA DUCHESSE

Ah ça ! Perdez-vous la tête ?... .

450

LE MARQUIS

Ensuite vous avez essayé d'autres séductions ; vous avez pris un livre de Monsieur de Humboldt... pour me faire croire à votre amour des sciences que je vous ai dit souvent être un charme chez une femme.

LA DUCHESSE

Décidément, Marquis, vous m'ennuyez trop.

LE MARQUIS

Pas encore assez, Madame, pas autant que Monsieur de Humboldt !

455

LA DUCHESSE

Encore ! Pourquoi cette insistance ? Voici une heure que vous m'irritez à plaisir... Pourquoi me dire de ces choses qui déplairaient à toutes les femmes ?

LE MARQUIS

Parce que je ne puis vous les dire sans vous offenser... Toutes les femmes ont de ces petites faiblesses-là... et si on ne leur en dit rien, c'est qu'on les sait trop peu habiles pour en convenir, ou qu'on les estime trop peu pour s'en occuper. Mais avec vous, ma cousine, c'est tout différent ; Monsieur de Humboldt, par exemple, vous a sûrement ennuyée ; lisons-le ensemble, et cela vous plaira fort, car vous avez tout autant de sérieux dans l'esprit qu'il en faut pour apprécier les choses sérieuses, dites sérieusement.

465

LA DUCHESSE

Voici maintenant que vous allez me démontrer par A plus B comme quoi il faut absolument que je vous épouse, si je veux comprendre Monsieur de Humboldt.

LE MARQUIS

Non, non, ma chère cousine, épousez-moi pour avoir dans la vie un
 abri, un soutien, un refuge, un devoir même. Vous vous calomniez ; il
 faut à votre coeur non pas les distractions du moment, mais une affec-
 tion vive qui y prenne la meilleure place. Vous avez été éprouvée, sans
 doute, et votre mariage ne vous a guère réussi ; mais pouvez-vous com-
 parer un seul instant l'égoïsme de Monsieur de Pradines et mon dé-
 vouement absolu ? Me connaissez-vous d'hier seulement, et ne vous
 souvient-il pas que depuis votre première enfance ma sollicitude vous a
 partout suivie ? Rassurez-vous sur les nouvelles craintes qui vous ar-
 rivent et qui ne sont excusables que par la défiance où vous a jetée votre
 premier mariage. Si je vous quitte pour la chasse, ce sera donc que vous
 aurez quelque grave conférence avec votre couturière, et si je fume mon
 cigare à votre porte, il faudra que quelque préparatif de bal ou de fête
 m'ait chassé de votre toilette... Allons, allons, un bon mouvement ; ai-
 mez-moi, cousine, épousez-moi... Où trouverez-vous jamais un coeur
 plus épris, une affection plus sincère et plus vive ?

LA DUCHESSE *(émue)*

Mon cousin ! Mon cousin ! Vous plaidez bien ; pourquoi faut-il que la
 cause soit mauvaise ?

LE MARQUIS

Une mauvaise cause, à moi, quand vous êtes le juge suprême ? Ah ! Ne
 dites pas cela, ma cousine ; il y a dans votre coeur un écho qui vous re-
 dit les tristesses du mien. D'un mot vous pouvez tout changer en joie ;
 vous voyez bien que je l'espère, que je l'attends !

LUCY *(un plat d'argent à la main)*

Madame, voici Monsieur Le Louvetier Restaud-Mondragon de Céri-
 court, qui fait demander l'honneur de dîner avec Madame la Duchesse.

LA DUCHESSE

Dîner... ici... aujourd'hui ?...

LUCY

Oui, Madame ; Monsieur Le Louvetier demande aussi l'honneur de présenter à Madame la Duchesse une patte de loup. ⁴⁹⁵

LE MARQUIS

Une patte de loup ?

LUCY

Sur un plat d'argent.

LE MARQUIS *(emphatiquement)*

« Madame, il fait grand vent, et j'ai tué six loups. »

LA DUCHESSE *(feignant la terreur)*

Ah ! Mon Dieu ! Monsieur Le louvetier Restaud-Mondragon de Céricourt... Tout est perdu... Et voilà vos menaces accomplies... ⁵⁰⁰

LE MARQUIS

Qu'y a-t-il ? Quelles menaces ?

LA DUCHESSE

Oui, vous aviez raison, et comme vous le disiez tantôt... Je ne puis faire qu'un mariage par ennui ; or, j'en suis bien fâchée pour vous, vous avez beau faire, vous êtes encore moins ennuyeux que le Louvetier Restaud-Mondragon de Céricourt avec sa patte de loup... ⁵⁰⁵

LE MARQUIS

« Sur un plat d'argent... » Et cette patte-là... aurait votre main, ma Duchesse ?

LA DUCHESSE

Il le faut bien, si je ne veux pas faire mentir votre prédiction... Et puis j'ai rêvé de ce Restaud la nuit passée ; et puis il est mon voisin. Il a même un coin de forêt qui entre dans mes bois ; si bien que l'on dirait, si je vous épousais : Bon, voilà le louvetier qui chasse sur les terres de Monsieur le Marquis. Enfin ! Enfin, le sort en est jeté : je serai par ennui, par nécessité, par voisinage, Madame Restaud-Mondragon de Céricourt...

510

515

LE MARQUIS

N'est-ce que cela ? Le louvetier n'est plus votre louvetier ; votre voisin n'est plus votre voisin ; sa forêt n'est plus sa forêt ; j'ai acheté ce matin même la baronnie de Céricourt, et, pour peu que cela vous plaise, une fois par an, le jeudi-gras, sans sortir de chez vous, vous serez Madame la Louvetière, baronne de Mondragon de Céricourt.

520

LA DUCHESSE *(lui donnant la main et plaisamment)*

Oh ! Pour le coup, voilà qui me décide tout à fait ; que ne le disiez-vous plus tôt, Marquis ?

LE MARQUIS *(lui baisant la main)*

Ah ! Duchesse, Duchesse, vous le voyez, le proverbe a raison : il ne faut jamais compter sans son hôte.